

l'Humanité

Il était une fois des vieux qui fumaient la moquette...

Publié le 14 février

THÉÂTRE Une bande de potes est atteinte par la mortelle limite d'âge désormais fixée à 70 piges par l'État. Mais les vieux se rebiffent avant de casser leur pipe.

Le monde achangé. Plus de Sécurité sociale, plus de retraite, plus d'accès gratuit à la santé. Le boulevard Charles-de-Gaulle a été rebaptisé boulevard Macron. La règle du jeu est désormais la suivante: à 70 ans, le gouvernement vous envoie un courrier conte nant un jeton qui signifie votre arrêt de mort dans les 24 heures qui suivent. Un compte à rebours sordide. Mais autour de Geneviève gravitent Albert, son frangin, et ses copines de toujours, celles des bons et moins bons moments, Estelle et Malika. À eux quatre, s'ils ne prétendent pas faire la révolution, les voilà bien déterminés à faire un bras d'honneur à cette mécanique algorithmique qui gère désormais la vie et la_mort des citoyens.

UNE TRAGI-COMÉDIE NON ASEPTISÉE

Christine Citti a écrit cette fable légèrement dystopique bien avant la pandémie, le scandale des maisons de retraite, les attaques contre la santé publique, la réforme des retraites, etc., etc. Légèrement dystopique parce que, selon l'expression consacrée, toute ressemblance avec la réalité serait purement fortuite. Mais la réalité, ces derniers temps, a une fâcheuse tendance à rattraper la fiction, n'est-il pas? Alors, plutôt, que de se livrer à un constat accablant, attristant, déprimant, Christine Citti laisse ses personnages reprendre la main et vivre leurs derniers instants comme bon leur semble, en roue libre. Ils font appel au jeune dealer du coin, dealer de père en fils, rebaptisé le pharmacien, et lui passent commande d'herbe, de cocaïne, de pastilles de toutes les couleurs et de pizzas, histoire de s'éclater avant de passer l'arme à gauche. En fredonnant de vieilles chansons de Christophe. Évidemment.

Dans la fumée des joints de ma mère est une pièce sous ecstasy, où chacun, entre deux rails de coke, va se raconter. Ces quatre prolos ont rêvé, aimé, pleuré, souffert et ont toujours été là les uns pour les autres. Ils parlent une langue crue mais vraie, usent d'expressions triviales qui peuvent heurter quelques oreilles sensibles et appellent un chat un chat, une quéquette une quéquette. On rit beaucoup devant cette tragédie non aseptisée qui pique à plein d'endroits et fait mouche à chaque instant. Interprétée par une troupe aussi joyeuse que délurée, on retrouve, aux côtés de Christine Citti (Geneviève), Laurence Roy (Estelle), Darina Al Joundi (Malika) et Alain Fromager, (Albert) pour le noyau dur, ainsi qu'Arthur Oudot (le dealer) et Elisa Kane (Olympe, fille de Geneviève). Montés sur des ressorts, tous s'en donnent à cœur joie. La mise en scène de Jean-Louis Martinelli laisse entrevoir, derrière le chaos de leurs existences, une exigence qui évite le misérabilisme et tous les poncifs du genre. S'il y a parfois quelques fragilités, mais jamais de facilités, ce spectacle, irrévérencieux, fantaisiste, est plein de tendresse pour une humanité malmenée qui refuse de se tenir sage. Dans la grisaille de notre époque, le rire n'est pas que consolateur, il se révèle un élixir de résistance... et de jouvence !

MARIE-JOSÉ SIRACH



Photo Caroline Bottaro